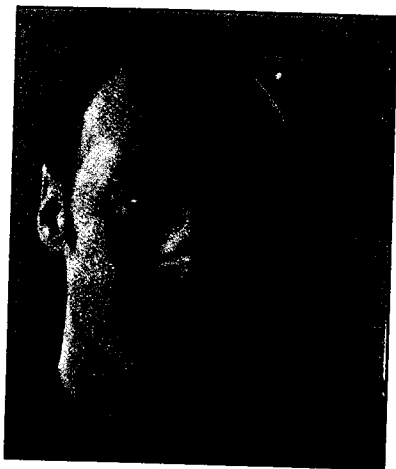


IMAGE

Profession : assistant réalisateur

Membres de l'Association Française des Assistants Réalisateurs (Afar), David Campi Lemaire et Dominique Talmon défendent avec passion un métier qui requiert de multiples compétences.



David Campi Lemaire

Quels sont vos parcours respectifs ?

Dominique Talmon : J'ai commencé par des stages régis au début des années 80, pour peu à peu m'orienter vers ce qui m'intéressait le plus, en l'occurrence la mise en scène. Il faut dire qu'à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de formations à part l'Idhec. Mon apprentissage s'est donc vraiment fait sur le terrain, d'abord en tant que stagiaire, puis surtout lors de mon passage au poste de second sur *Trois Hommes et un Couffin*. J'ai ensuite rencontré un premier assistant, Francis Deguelz, qui m'a fait beaucoup travailler et grâce auquel j'ai pu participer pour la première fois à un film d'époque – un *Napoléon* pour la télé américaine.

Je pense que c'est vraiment avec ce genre d'expérience qu'on touche à la magie du cinéma, au plaisir de la récréation totale d'un univers. Et, particulièrement en tant qu'assistant réalisateur, c'est un vrai bonheur.

David Campi Lemaire : Pour ma part, j'ai commencé, en tant qu'étudiant, à m'occuper d'un ciné-club et à participer peu à peu à des courts métrages. Le milieu du court et les

rencontres que j'ai pu y faire m'a permis ensuite de rapidement passer au poste de second, sur des films tels que *Vatel* ou *La Neuvième Porte*.

Quelle image a-t-on de l'assistant réalisateur en France ?

DT : C'est vraiment une question de fond par rapport au métier d'assistant réalisateur. Au sein de l'Association Française des Assistants Réalisateurs, chacun a un parcours personnel, mais nous avons

tous l'idée de défendre une certaine conception de ce métier différente de celle couramment colportée en France qui veut qu'une personne sortant de La fémis ayant l'ambition de devenir plus tard un auteur réalisateur, doit en attendant faire ses armes dans l'assistantat pour gagner sa croûte... Aux États-Unis, par exemple, le métier d'assistant est plus proche finalement de la production que du réalisateur. Il a d'abord un rôle de gestion du personnel très important. Il est une sorte de contremaître ce qui lui confère un certain pouvoir. Une implication également énorme, puisque en cas d'accident, c'est lui qui est pénalement responsable devant les tribunaux. En France c'est différent puisque c'est la production qui est censée l'être.

Existe-t-il encore de nos jours des gens qui fassent une véritable carrière d'assistant réalisateur ?

DCL : L'essence même de notre travail, c'est la relation privilégiée avec un réalisateur. Quel que soit le projet, il faut toujours le garder en tête. Je pense qu'on peut tout à fait s'épanouir sans pour autant considérer ce métier uniquement comme un pas-

sage obligé vers la réalisation. Je prendrai comme exemple Michel Cheyko, avec qui j'ai beaucoup travaillé en tant que deuxième assistant, qui à 58 ans continue à travailler en tant que premier assistant sur les plus grands films internationaux – *Les Frères Grimm* de Terry Gilliam, *La Ligue des Gentlemen extraordinaires* de Stephen Norrington. Et puis c'est un métier qui nous permet de rencontrer perpétuellement de nouvelles personnes, et qui, à chaque film, nous fait vivre de nouvelles expériences.

Difficile de s'en lasser...

DT : Il faut tout de même remarquer qu'en France c'est souvent difficile quand on atteint une certaine expérience – et donc un certain âge – d'être toujours premier assistant. Les réalisateurs commencent alors à se méfier de vous. Pour peu qu'ils aient moins d'expérience du plateau, ils s'imaginent facilement que vous allez marcher sur leurs plates-bandes, et devenir en quelque sorte calife à la place du calife ! C'est aussi face à ces préjugés qu'il faut défendre la compétence même de l'assistant et la replacer au centre du débat. Être assistant c'est un métier très technique, qui a des répercussions directes sur le budget du film, et qui très rapidement peut faire faire énormément d'économies à une production si les choses sont bien organisées. Cela demande donc une concentration, une méthodologie et une précision qui ne sont pas forcément celles demandées à un réalisateur.

Comment se passent les relations avec la production ?

DT : Il y a souvent un paradoxe dans

la fonction même d'assistant. On sait pertinemment qu'il a un rôle pivot essentiel au stade de la préparation, sans pour autant lui donner réellement le pouvoir dont il aurait besoin. Les productions, surtout les jeunes sociétés, sont souvent incapables de chiffrer raisonnablement la fabrication d'un film. Avec le numérique, on peut maintenant faire un film avec 500 000 euros et le budget est faussé dès le départ. Et en partant souvent sur un budget complètement sous-estimé, ce n'est qu'une fois que l'assistant réalisateur est contacté que soudain on découvre l'ampleur concrète du projet, le nombre de cachets réels des comédiens... Nous avons donc un rôle important en ce qui concerne l'évaluation budgétaire d'une production et nous aimerions bien qu'il soit reconnu.

DCL : Il faudrait effectivement que le travail soit vraiment mené plus souvent de front entre la production, le directeur de production et le premier assistant réalisateur pour aboutir à une estimation réaliste du budget et du nombre de jours de tournage.

Combien de fois se retrouve-t-on sur des projets où il faut faire rentrer un scénario encore en cours d'écriture dans une enveloppe budgétaire associée trop tôt à un casting...

Y a-t-il des spécialisations au sein même du métier ?

DT : Il y a autant de personnalités de réalisateurs que de personnalités d'assistants réalisateurs. On trouvera donc des réalisateurs très techniciens et d'autres qui ne le sont pas du tout. Certains assistants préféreront donc se diriger vers les films d'auteurs ou les premiers films, privilégiant souvent l'aspect humain et psychologique du travail, tandis que d'autres iront au contraire vers de « grosses machines » plus techniques. Bien évidemment, chaque réalisateur aura aussi ses propres critères de choix d'un assistant en termes d'âge, de caractère, de personnalité...

DCL : Les spécialisations vont aussi varier en fonction des réalisateurs. Par exemple certains vont vous demander d'être très présent sur le casting,

d'autres plutôt sur la partie repérage... Ce qui détermine forcément certaines spécialisations parmi les assistants. La pratique d'une ou plusieurs langues est aussi un atout capital pour certains qui pourront alors travailler avec certaines équipes étrangères.

Quelles sont les formations utiles ?

DCL : Il y a 10 ou 15 ans, on faisait souvent des stages au son, à l'électricité ou à la régie... Mais aujourd'hui, je pense qu'en plus de se former au métier de l'assistant, il est pertinent de savoir aussi comment tourner des scènes avec de la 3D ou préparer un film en HD, ce qui est de plus en plus fréquent. De cette manière, le dialogue avec les superviseurs de ces domaines sera facilité.

En plus de ce côté pratique, il faut désormais aussi maîtriser les outils informatiques, comme on l'enseigne dans certaines écoles de cinéma ou dans les stages de formation continue.

Existe-t-il des outils spécifiques ?

DT : Au début de l'informatique, chacun se débrouillait avec des programmes génériques comme *File Maker* ou *Excel*. Depuis 10 ans est arrivé des États-Unis le logiciel *Movie magic* qui s'est imposé comme une sorte de référence internationale pour le métier de l'assistant réalisateur. Un programme qui a séduit tout le monde par sa convivialité, sa facilité d'accès et ses performances.

Mon opinion est que cet outil est parfaitement adapté à la manière de fonctionner des équipes américaines, mais un peu moins à la nôtre. C'est pour cette raison que j'ai tendance à lui préférer *Moviebase*, un logiciel français qui a l'avantage de pouvoir s'interfacer avec la base de données de la production. Cet outil gère toutes les tâches depuis le scénario, la ventilation des séquences, des rôles... jusqu'au budget.

Quelles sont les missions concrètes de l'Afar ?

DCL : L'association réunit environ 80 membres – premiers, deuxièmes,

troisièmes assistants et repéreurs – pour défendre notre profession, mieux la faire connaître et multiplier les échanges entre nous tous à travers nos expériences. Nous sommes très proches des autres associations de techniciens, notamment de l'AFC, mais nous avons encore beaucoup à faire. Grâce à notre site Internet



Dominique Talmon

(afar-cinema.com) ouvert à tous, beaucoup d'assistants s'échangent des tuyaux. On peut très facilement lancer un 'forum' et générer une discussion sur tel ou tel paramètre technique, l'arrivée des tournages en HD par exemple, ou sur un tournage sur fond vert, une poursuite automobile,

et bien sûr réagir à l'actualité de notre métier.

Depuis trois ans l'Afar essaie surtout de mener un

débat entre professionnels concernant les problèmes de sécurité sur les plateaux, qui est un vrai problème en France. D'après le CHSCT (Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail), le nombre d'accidents du travail sur les tournages (cinéma, télévision ou publicité) se situe juste derrière celui enregistré sur les chantiers du bâtiment. Remédier à ce grave problème, trouver des solutions est devenu notre mission numéro 1.

Nous avons un rôle essentiel lors de l'évaluation budgétaire d'un film

Propos recueillis par François Reumont